



*Dernière heure*







Bleuenn BECAERT

*Dernière heure*







*Première  
heure*







La lumière vive et artificielle projetée par les LED brûla les rétines de Caroline lorsqu'elle ouvrit les yeux. Désorientée, elle battit plusieurs fois des paupières. Sa main frotta le tissu rêche sur lequel elle était appuyée.

Autour, des discussions, parfois murmurées du bout des lèvres, parfois échappant au décibel de politesse, résonnaient dans l'espace clos. Un mouvement attira son attention. Un sexagénaire remontait l'allée, un café à la main. Sur sa droite, un bruissement. Une page était tournée.

Caroline se redressa sur son siège, tourna la tête vers la fenêtre. Le paysage défilait, affichant des champs à perte de vue, entrecoupés d'arbres, d'habitations ou d'éoliennes.

Caroline se trouvait dans un train. La direction ? Elle n'en avait aucune idée.

Elle chercha à ses pieds un sac, une valise, juste quelques affaires qui auraient pu lui appartenir... Rien. Son regard remonta sur le porte-bagages au plafond. Une veste. La sienne ?

Une migraine fulgurante brûla ses tempes. Caroline se recroquevilla. Pourtant, la douleur était déjà passée.





L'esprit plus clair, elle aperçut son billet de train, imprimé et glissé dans le filet face à elle. Elle tendit le bras, effleura avec soulagement le papier et le déplia. Les lettres se brouillèrent, comme refusant de s'inscrire dans son cerveau. Elle repéra malgré tout son nom. Ses épaules se détendirent. Elle ne fraudait pas !

D'ailleurs, où se trouvaient ses papiers ? Son portefeuille ?

Ses yeux accrochèrent de nouveau la veste au-dessus de sa tête.

Caroline se redressa, esquissant un sourire désolé vers sa voisine, sans toutefois s'attarder sur elle. Ses mains rencontrèrent le cuir du vêtement. La sensation lui sembla immédiatement familière. Elle fit glisser ses doigts jusqu'à la poche droite. Des écouteurs. Dans la gauche, une carte de transport et des lunettes de soleil. Caroline ne fut pas surprise. Depuis le collège, elle rangeait ainsi ces objets, les remplaçant à l'identique chaque fois qu'elle changeait de manteau. Seule la présence des lunettes constituait une variable.

Un sourire se dessina sur son visage, qui jusqu'ici affichait une moue tendue. La veste lui appartenait.

Ses mains tâtèrent encore le textile. Mais où était son portefeuille ?

Elles butèrent sur une bosse. La poche intérieure !

Caroline sortit l'objet, jouant avec comme pour se rassurer, avant de faire sauter le bouton pression.





Un simple coup d'œil lui permit de constater la présence de tous les essentiels : carte d'identité, carte bancaire, carte vitale. Elle reconnut aussi les couleurs des marques pour lesquelles elle avait adhéré au programme de fidélité. Tous les bouts de plastique étaient parfaitement ordonnés.

Le bout de ses doigts effleura la carte d'identité. Elle fixa la photographie. C'était bien son visage.

Caroline referma le porte-monnaie, le rangea à sa place, replia la veste à l'identique.

Elle se rassit.

Releva de nouveau le regard. Le vêtement n'avait pas disparu depuis les dernières secondes.

Face à elle, son billet patientait, toujours coincé dans le filet. Elle renonça à tenter une seconde fois de déchiffrer sa destination, la peur de ne pas y arriver bloquant ses gestes.

Un mouvement sur sa droite attira son attention. Sa voisine venait de tourner une nouvelle page. Caroline aurait pu lui demander où le train se rendait, mais elle se souvint qu'il roulait à vive allure et que la lumière inondait les fenêtres. Ne paraîtrait-il pas étrange de ne s'enquérir que maintenant de l'arrivée alors qu'elle aurait pu le faire à sa montée dans le véhicule ? Comment s'était-elle retrouvée à bord d'ailleurs ? Elle ne semblait pas droguée, était en pleine possession de ses moyens... Seule une écrasante fatigue, peut-être à l'origine de sa migraine, pesait sur son corps. S'était-elle levée tôt ce matin ? Son quotidien l'exténuait-il à ce point ?





Un éclair traversa son esprit, une pensée foudroyante qu'elle se dépêcha de saisir.

Elle avait été reçue pour un entretien d'embauche.

\*\*\*

Son cœur bat la chamade alors qu'elle est assise sur une ridicule banquette dans ce hall si vaste... Ses jambes tressautent à intervalle régulier, ses mains moites se tordent, elle a froid. Ou chaud d'ailleurs ! Les deux températures s'affrontent dans son organisme, formant un mélange des plus désagréables.

Caroline attend et observe les allées et venues. Elle fait mine de ne s'intéresser ni au standard ni aux ascenseurs, mais elle ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil réguliers dans leur direction.

Pour se donner une contenance, elle fixe les journaux et prospectus alignés sur une table face à elle. Peut-elle s'en saisir ? Semblera-t-elle intéressée ou au contraire trop fausse ?

Finalement, son attention se reporte sur les grandes vitres qui illuminent l'accueil. Aujourd'hui, le ciel laisse apparaître un soleil rayonnant, c'est bon signe !

Caroline a *juste* à réussir son entretien, à décrocher un CDI et à démissionner de son ancien boulot. Après, toute tension sera chassée de ses épaules, de sa nuque et de son dos, et elle pourra repartir, sereine, sur de bonnes bases.





Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Une femme se dirige vers elle, avenante. Caroline se relève et affiche elle aussi un sourire. L'entretien commence maintenant.

\*\*\*

Ses yeux étaient perdus dans le vague depuis de longues minutes. Lorsqu'elle s'en rendit compte, Caroline se reprit. Elle observa brièvement la réaction de sa voisine. Cette dernière tapotait à présent avec tranquillité sur le clavier de son ordinateur. bercée par le son, Caroline fixa la course de ses doigts. Seulement, lorsque la passagère réajusta sa position dans son siège, elle se détourna, coupable.

Par la fenêtre, le paysage continuait de défilé. L'herbe était devenue moins verte, brûlée par le soleil, et les arbres plus épars. Le regard de Caroline avait à peine le temps de s'accrocher à un élément qu'il disparaissait dans la seconde.

Une impression de flottement s'empara d'elle, entraînée par la vitesse de ce train qui filait sans paraître vouloir s'arrêter. Elle se sentit presque quitter son siège, devenant poussière peu à peu. Le brouhaha de la voiture fut réduit à un bruit de fond, sa conscience lui échappa de nouveau.

Un choc aigu et métallique la ramena au présent. Caroline eut le sentiment de retomber lourdement dans son fauteuil.





Pourtant, sa voisine ne lui adressa pas un regard, se contentant de porter sa gourde à sa bouche.

Les sourcils de Caroline se froncèrent. L'objet lui semblait familier. La couleur blanche et les dessins noirs lui infligèrent un coup au cœur. Bientôt, ses yeux furent bordés de larmes. Elle s'en étonna. Son regard suivit chaque geste de la femme à ses côtés, obnubilé par cette gourde. Il scruta avec attention les moindres détails, la fissure dans le dessin, en haut à droite, l'étiquette à moitié effacée collée en dessous, les griffures sur le bouchon noir... Caroline connaissait tous ces éléments. Son dos se couvrit de sueur, les poils de ses bras se dressèrent.

L'objet fut rangé. Pourtant, le malaise ne se dissipa pas.

L'attention de Caroline resta figée sur le sac dans lequel son obsession avait été engloutie. Sa gorge s'assécha, se comprima, l'air n'allait plus parvenir à y passer. Elle voulut se pencher, ouvrir, presque déchirer les coutures, pour contempler une nouvelle fois la gourde, s'assurer que les ressemblances étaient fausses, qu'un détail qu'elle ne connaissait pas allait apaiser ses muscles raidis, chasser le froid qui sciait son âme, avaler les doutes et les tremblements compulsifs de ses mains, briser les larmes avant même qu'elles n'éclosent.

La gourde ne pouvait pas lui appartenir.

\*\*\*





Caroline admire le cadeau avant de s'en emparer. Du bout des doigts, elle effleure les courbes, la texture froide et granuleuse, et le relief des dessins. D'abord l'arbre, qui lui évoque le parc de leur premier rendez-vous, puis le chien, leur futur animal de compagnie, la pile de livres, leur passion commune, le tiramisu, dessert qui leur a fait partager un fou rire, le vélo, et leur séjour rocambolesque en Belgique, le chocolat, pour leur effroyable gourmandise, avant de s'arrêter sur un bâtiment dont le toit porte un drapeau. Caroline se creuse les méninges. L'édifice ne lui évoque rien, il n'est attaché à aucun passé.

Elle détourne les yeux de la gourde personnalisée et les pose, intriguée, sur la personne à ses côtés.

Cette fois, ce sont des anneaux entre ses mains.

– C'est le prochain lieu dans lequel je souhaite que nous gravions un souvenir irremplaçable. Tu veux bien ?

– Oui.

Sa voix est parvenue à franchir la barrière de sa gorge. Elle ne pensait pas cela possible, tant celle-ci lui semble nouée. Face à Caroline, l'émotion aussi est lisible.

La joie déborde, leur sourire se répondent, leurs bras s'accueillent. Tout ne devient que caresses.

\*\*\*





Le sentiment de bonheur qui avait saisi Caroline à ce souvenir se transforma en déchirure. Elle demeura figée, lointaine à toute agitation. Son esprit se vida quelques secondes avant de repartir de plus bel, l'assaillant sous de tortueuses pensées.

Cette personne avait-elle des iris bleus, verts ou plutôt marron ? Ses cheveux étaient-ils bruns ou davantage châains ? S'ornaient-ils de reflets roux au soleil ? Comment son nez se dessinait-il sur son visage ? Et sa bouche, et ses lèvres, leur courbe était-elle malicieuse ?

Caroline ne se rappelait pas des traits de la personne avec qui elle avait partagé cette joie incomparable. Existait-elle seulement ?

Un hoquet brisa son apathie. Il fallait qu'elle atteigne les toilettes. Au plus vite.

Caroline prit appui sur ses bras tremblants, vaine tentative pour se relever. Elle dut s'agripper au dossier du siège devant elle pour s'extirper enfin du sien. Elle comprit que ses jambes ne la porteraient pas plus que le haut de son corps.

Les pieds traînants, les gestes lourds, elle commença pourtant à remonter l'allée centrale. Elle chancela à plusieurs reprises. Les secousses du train ne l'aidaient pas à tenir debout.

Un nouveau hoquet, plus violent, la fit trébucher.

Caroline se rattrapa comme elle le put à un accouder. Elle resta immobile quelques secondes, le corps à demi-plié, crispé pour s'empêcher de s'affaisser, avant de trouver la force de se redresser.





Concentrée pour se maintenir simplement sur ses pieds, Caroline perçut tout juste la chute d'une passagère à ses côtés. Elle balbutia de vagues excuses en s'éloignant. Sa vision était de plus en plus brouillée, envahie par des taches blanches.

– Tout va bien, madame ?

Caroline ne répondit pas, incertaine : de qui était-on inquiet ? D'elle ou de l'autre voyageuse ?

Une bouffée de chaleur gagna son corps éprouvé. Elle baissa les yeux sur ses pieds, se raccrocha à la sensation des sièges sous ses doigts qu'elle relâchait par intermittence pour progresser.

Lorsqu'elle atteignit la porte vitrée, elle s'effondra presque dessus. Autour d'elle, les voyageurs tanguaient. Caroline ne savait plus si elle était debout ou déjà amorphe sur le sol.

Ses mains trouvèrent la poignée, s'y accrochèrent avec force.

Elle comprit qu'elle ne parviendrait pas jusqu'aux toilettes.

Le mécanisme s'enclencha, les battants s'ouvrirent. Caroline perdit son équilibre précaire. Propulsée en avant, elle tituba, bras tendus. Elle ne rencontra que du vide, là où la paroi se creusait pour accueillir les banquettes.

Caroline s'effondra sur l'une d'entre elles.

Le noir l'engloutit.

\*\*\*





Ses doigts saisissent sa meilleure amie. Ils la serrent sûrement trop fort, mais sans ce soutien, elle sent qu'elle pourrait s'effondrer à tout moment.

Le bus poursuit son chemin sur la route sinueuse. Bientôt, il vire à droite. Caroline titube plusieurs fois. Elle parvient à retrouver son équilibre *in extremis*.

Derrière, un grognement résonne. Dans la manœuvre, son sac a heurté un usager. Elle se retourne, s'excuse, se décale, bouscule quelqu'un d'autre, se fige.

Une bouffée de chaleur la gagne. Caroline se mord les lèvres, coupable. Pourtant, elle sait bien que la situation ne lui offre aucune solution : le bus est bondé, elle se trouve trop loin des barres de maintien et ne parvient pas saisir les poignées au-dessus de sa tête, entraînée vers l'arrière par le poids de son sac.

Un nouveau cahot sur la route, Caroline fléchit un peu plus les jambes, ses doigts se crispent. Elle relève le regard, son amie lui lance un sourire complice.

– Courage ! Plus qu'un arrêt !

Le soulagement s'empare d'elle. La libération se rapproche.

Le bus freine avec violence. Caroline ne doit son salut qu'aux mains qui la retiennent. Les portes s'ouvrent, elles descendent.

Dans l'air redevenu frais, les rires éclatent.

\*\*\*





Caroline ouvrit les yeux. Elle fut tout d'abord déboussolée. Alors qu'elle se trouvait debout avant de s'effondrer, elle était à présent allongée avec une vue imprenable sur le plafond.

*Gris métallisé.*

*Une tache.*

*J'espère que la banquette était propre.*

Caroline ne bougea pas pendant plusieurs minutes. Elle entendit le chuintement des portes et s'étonna de ne voir personne à ses côtés.

*Ils doivent penser que je dors.*

Lorsqu'elle s'en sentit capable, elle se redressa en position assise. Elle patienta, encore, fixant le sol. Elle avisa les marches quasi en face d'elle et se réjouit de ne pas les avoir dévalées.

*Et en même temps...*

Sa pensée fila avant qu'elle n'ait pu en saisir la fin.

Seul un sentiment de lassitude perdura. L'idée de regagner sa place et la proximité de sa voisine lui hérissa les poils. Elle allait attendre ici, juste un peu.

Son regard se reporta sur les bagages des autres voyageurs. Caroline n'avait toujours pas résolu le mystère de ses affaires. Pourtant, même en détaillant ce qu'elle pouvait apercevoir depuis sa place, aucun sac, aucune valise n'éveilla le moindre écho chez elle. Peut-être n'avait-elle pas assez regardé à proximité de son siège ? Avait-elle inspecté les emplacements à mi-course de la voiture ?





Le chuintement des portes résonna au milieu de ses pensées. Un homme avec un bébé dans les bras entama des va-et-vient sur la plateforme. L'enfant pleurait et hurlait tout à la fois. Fatiguée, Caroline tenta de se couper de cette agitation. Mais les cris la ramenaient toujours à sa place. L'homme continuait à bercer la créature gesticulante, sans grand succès. Lui aussi avait l'air épuisé. D'ailleurs, il s'assit bientôt sur la banquette et posa l'enfant sur ses jambes, soulageant ainsi un peu ses bras.

Les deux passagers n'échangèrent pas un mot, le bébé continua de brailler.

Au bout d'une éternité, il cessa enfin.

Caroline savoura ce silence revenu.

L'homme finit par se relever lorsque les portes se déclenchèrent, dévoilant une femme. Leur regard se croisèrent. Elle sourit. Lui aussi.

L'homme et le bébé regagnèrent leur place, laissant Caroline seule. Encore une fois.

\*\*\*

Le soleil brille dans le ciel dégagé de tout nuage. Un oiseau gazouille sur sa droite. Caroline tente de l'apercevoir, mais les branches des chênes le dissimulent. Son regard regagne ses pieds.

Malgré le beau temps, l'humeur de Caroline transpire la grisaille. Certains jours, comme celui-ci, la solitude lui pèse. Elle songe à ce que sera sa





vie lorsque ses amis auront moins de temps à lui accorder, lorsqu'elle sera elle-même piégée dans un rythme étouffant. Survivra-t-elle à une telle existence ?

Devant, un mouvement attire son attention. Caroline relève la tête.

Leurs yeux se rencontrent.

\*\*\*

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Caroline ne se décida à regagner sa place. Elle se hissa sur ses deux jambes, testa leur force, mais le malaise s'était dissipé, laissant à peine la trace d'une sensation diffuse.

Elle dépassa les emplacements destinés aux bagages sans y prêter plus attention. Elle actionna le mécanisme d'ouverture et s'aventura dans sa voiture. Elle longea les rangées de sièges, évita les pieds qui dépassaient et les enfants qui jouaient. Son regard guetta les numéros, sa tête les lista. Caroline atteignit l'autre porte. Elle se figea, puis pivota. Bêtement, elle recommença.

Les numéros, les enfants, les pieds.

Elle retourna à son point de départ.

Où se trouvait son siège ?

Hébétée, Caroline observa l'ensemble de la voiture, s'arrêta sur le nombre le plus proche d'elle, mais toujours aucun souvenir, aucun indice pour la





mener à bon port. Elle décida de changer de stratégie. Cette fois-ci, elle ne guetta ni les chiffres ni les visages – elle aurait été bien incapable de dire à quoi ressemblait sa voisine –, seules les places vides l'intéressaient.

Un aller de plus et elle en compta trois. Une sur laquelle reposait un manteau rose bonbon, la deuxième dont la tablette dépliée accueillait une cannette de soda. La dernière était la sienne, sans aucun doute !

Caroline s'y assit, sans oser regarder la femme sur le siège mitoyen. Aucune remarque ne fusa. Le papier dans le filet lui imposa une certitude. Elle se trouvait où elle devait être.

\*\*\*

Elle n'est pas à sa place.

Les corps se meuvent, se déhanchent pour s'abandonner. Les cris, plus que les chants, résonnent dans le salon. Caroline aimerait participer à cette effervescence. Pourtant la peur la retient. La pire, celle du ridicule.

Caroline esquisse deux pas en arrière et observe ses amis entonner le refrain. Un regard, puis un sourire accompagné d'un geste lui sont lancés. Elle répond maladroitement, se force à entrouvrir les lèvres pour entonner les paroles qu'elle connaît.





Elle commence à hocher de la tête en cadence, ses épaules se détendent.

Mais bien vite, les lumières lui agressent les rétines. La fatigue s'abat sur elle.

\*\*\*

Ses paupières papillonnèrent. Caroline dut mobiliser l'entièreté de sa conscience qui venait de s'éveiller pour les ouvrir complètement. Un poids immense semblait peser sur tout son corps, et sa nuque ne lui avait jamais paru aussi raide. C'en était douloureux.

Son regard se posa sur la place vide à ses côtés. Elle n'avait pas souvenir de s'être écartée pour céder le passage à sa voisine. De même qu'elle n'avait pas senti ses forces l'abandonner.

Par la fenêtre, le paysage s'était modifié. Un fleuve aux eaux sombres serpentait le long des falaises. Le train avait perdu en vitesse. La prudence était de mise pour franchir les montagnes.

Ses yeux accrochèrent un point au loin. Elle fronça les sourcils. La vue lui était familière. Caroline voulut se redresser pour coller son visage contre la fenêtre, quitte à empiéter sur le territoire de l'autre passagère, mais impossible d'esquisser le moindre geste. Ses jambes étaient clouées au sol, ses bras pendaient lamentablement le long de son corps sans vie.

Une sensation d'oppression s'installa dans sa cage thoracique.





Caroline tenta de remuer ne serait-ce qu'un doigt, le plus petit, le plus léger. Rien. Ses membres ne répondaient pas. Même les larmes d'angoisse qui auraient pu ruisseler sur son visage n'apparaissaient pas. Seuls ses pupilles parvenaient encore à se déplacer pour observer les mouvements qui naissaient autour d'elle. Comme la fillette qui passa en courant dans l'allée, poursuivie par sa mère.

Le léger souffle créé par la course atteignit Caroline de plein fouet. Un courant électrique la traversa. Elle fut debout en un instant. Hagarde, elle observa l'enfant, puis la mère.

Puis, tout disparut.

Le noir envahit l'habitacle.

Le train franchissait un tunnel.









*Deuxième  
heure*







– Bonjour ! Contrôle des titres de transport.  
Préparez vos billets, s’il vous plaît !

Un homme et une femme s’avançaient pas à pas d’un bout à l’autre de l’allée, casquette sur la tête et machine en main. Ils manœuvraient de telle sorte qu’il était impossible de fuir cette vérification.

L’étai se resserrait autour des fraudeurs.

Caroline avisa le papier qui l’attendait toujours sagement. Elle s’en empara et l’ouvrit une nouvelle fois. Les lettres se brouillèrent, le contenu était encore illisible. Elle espéra que les contrôleurs parviendraient à le déchiffrer.

En attendant son tour, elle observa les autres passagers. Certains, détendus, dégainaient leur téléphone, naviguaient dans l’application de transport et en ressortaient, triomphant, un QR Code sur l’écran. D’autres, plus angoissés, se mettaient à retourner leurs affaires avec frénésie. Dans ces cas, un papier émergeait le plus souvent de cette quête, qu’il s’agisse d’une feuille A4 imprimée à la va-vite avant le départ ou d’un joli ticket aux couleurs attrayantes, comme on n’en voyait presque plus.





Du coin de l'œil, Caroline aperçut l'écran de sa voisine s'illuminer. Elle rejoignait donc l'équipe téléphone.

Le regard de nouveau sur son ticket, l'étonnement pointa. Il n'était pas dans ses habitudes d'imprimer. D'ailleurs, elle doutait de posséder la machine pour. Elle examina la feuille. Basique, blanche, ni trop épaisse ni trop fine, pas de couleur. Elle aurait pu être à n'importe qui et avoir été imprimée n'importe où.

Le geste de sa voisine pour maintenir son écran hors veille figea Caroline. Où était son téléphone ? Ne pas détenir cet objet était bien plus incongru. Peut-être l'avait-elle égaré lorsqu'elle se trouvait sur la plateforme de la voiture ? Non. Elle ne l'avait jamais eu en main depuis le début du trajet.

En une seconde, Caroline fut sur ses deux jambes, les bras de nouveau tendus vers sa veste. Elle retourna les poches avec empressement. Les objets se répandirent sur le plastique du porte-bagage : écouteurs, carte de transport, lunettes, portefeuille. Pas de clé, pas de téléphone. Comment avait-elle pu ne pas s'en rendre compte ?

Caroline avisa les contrôleurs. Ils n'étaient plus très loin. Elle regarda la porte, par dessus leurs épaules, son billet imprimé, ses affaires éparpillées. Même si elle savait qu'elle ne trouverait rien sur la plateforme, elle devait s'en assurer !

Un fourmillement remonta dans ses jambes, atteignit le bout de ses doigts. Caroline trembla.





D'un geste sec, elle rassembla le contenu de sa veste, fourra tout dans une poche, sans ménagement, sans se préoccuper des objets qui débordaient. Puis, elle abandonna son ticket sur son siège, bien en évidence. Elle remonta l'allée et lorsqu'elle atteignit la contrôlease, elle expliqua d'un ton sûr :

– Mon billet est à plat sur mon siège, à côté de la dame juste là. Je reviens dans une minute.

Caroline s'enfuit avant de saisir la moindre réponse. Elle ne fut pas arrêtée, l'explication avait dû contenter.

En quittant la voiture, elle balaya le sol du regard par acquis de conscience. Aucune trace d'un téléphone ni de clés.

Pas plus sur la plateforme.

Les picotements dans son corps s'accrochèrent. Le long de sa narine, un liquide chaud s'écoula. Caroline baissa la tête sur son pull. Un rond rouge, poisseux, maculait le coton. La tache lui sembla s'étendre à l'infini, recouvrir le tissu dans son entièreté. Il était fichu.

Son estomac se tordit, une pointe de douleur s'y enfonça. Une nouvelle goutte quitta la courbe de sa lèvre lorsque Caroline se plia de souffrance. Elle pinça l'arrête de son nez, avisa la porte des toilettes. Fermée. Elle fouilla ses poches. Un vieux mouchoir. Il serait suffisant pour gagner la voiture-bar et d'éventuelles serviettes en papier.

\*\*\*





Caroline pénètre son appartement, échevelée. Elle a longuement marché cet après-midi, profitant du soleil revenu pour quelques jours. Elle se dirige vers la cuisine, saisit un verre d'eau qu'elle remplit une fois, deux fois, trois fois... Elle perd le compte.

Prendre une gourde la prochaine fois !

Au loin, une vibration la surprend. Caroline se rappelle de l'existence de son téléphone, délaissé sur la table du salon depuis plusieurs heures. Elle a toujours adoré se balader les mains dans les poches, sans contrainte, sans rien à surveiller. Aujourd'hui, elle admet qu'elle s'est laissée emporter par le beau temps.

Caroline s'empare du téléphone qui a fini de s'exprimer et avise l'écran. Elle pâlit. Une pierre tombe au fond de son estomac. Ses mains tremblent.

Six appels manqués.

\*\*\*

Sur la table, des serviettes imbibées de sang séchaient. Caroline s'en était emparée dès son arrivée dans la voiture-bar, passant au-dessus du comptoir délaissé sans hésitation. Au creux de sa main, une tasse peinait à réchauffer sa paume, laissant échapper une odeur sucrée, mais aucune fumée.

Caroline n'avait pas commandé de café.

Ses yeux balayèrent les lieux : une femme bien trop loin et bien trop occupée pour s'intéresser à





sa présence ; un adolescent dont le regard voguait sur chaque produit, sans parvenir à s'arrêter sur l'un d'entre eux ; l'arrivée du barista.

Un soupir s'échappa de sa bouche. Sa mémoire lui faisait définitivement défaut aujourd'hui.

Elle replongea son attention vers la vitre. Elle n'eut toutefois pas le temps de profiter des caresses du soleil sur sa peau : un battement incessant s'écrasa dans ses oreilles et martela ses tempes jusqu'à la douleur.

Pourtant, dans la voiture-bar, l'employé et la passagère ne semblaient rien remarquer. Quant au lycéen, il repartait, réjouit, un sachet de sucreries à la main.

Caroline ne perçut pas le chuintement de la porte. Dans sa tête, les pulsations persistaient, amplifiaient, explosaient. La souffrance lacérait son crâne.

Un hurlement primitif s'échappa de sa gorge. Pas un regard dans sa direction. En revanche, le café s'était répandu, renversé par une secousse du train ou un geste brusque de ses mains. Le barista afficha une moue agacée.

Caroline observa le liquide s'écouler le long de la table et gagner le lino. Les serviettes pleines de sang ne furent pas non plus épargnées. Le goutte-à-goutte la fascina. Il progressait au même rythme que ses tempes palpitaient. Au même rythme que son cœur effréné. Au même rythme qu'une horloge détraquée.





Elle releva le regard. Il s'échoua sur la passagère.  
En contemplant les traits de cette dame, Caroline percuta.

Quel âge avait-elle ?

\*\*\*

Les bougies s'éteignent sous le souffle puissant.  
Les applaudissements retentissent sur la terrasse.  
Les sourires resplendent.

Pour ce chiffre rond, l'envie de célébrer son anniversaire s'est rallumée.

Le gâteau est découpé. Les parts sont servies.

Le sucre a le goût de nostalgie.

Caroline se revoit enfant, inviter ses plus proches amis, jouer tout l'après-midi. Aujourd'hui, la fête est plus sérieuse, mais le plaisir de ce jour particulier conserve la même saveur.

Un éclat de rire s'échappe de ses lèvres. Il n'a pas de source, hormis le simple bonheur peut-être ?

La soirée se poursuit, la joie s'intensifie toujours plus.

Perdue dans cette douceur, dans ses souvenirs, Caroline ne sait plus vraiment combien de bougies se dressaient sur le dessert.

Elle a dix ans, vingt ans, cinquante, quatre-vingts, tout à la fois.

Puisse cette seconde suspendue dans le temps ne jamais se consumer.





\*\*\*

Dans la voiture-bar, le café gagnait toujours du terrain. Caroline eut à peine le temps de relever la tête que l'employé était déjà là et s'affairait à gommer cette tache sur son voyage parfait. Penaude, elle l'observa, prête à bondir pour l'aider à la moindre occasion. Inutile : en moins d'une minute, le plastique étincelait.

Des remerciements confus franchirent les lèvres gênées pour se heurter à l'air mécontent du barista.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le calme revenu. La tasse vide avait été lavée, mais aucune autre n'avait été apportée. Caroline comprit qu'il était temps pour elle de quitter cette voiture.

Pour aller où ?

Les hauts-parleurs rompèrent son hésitation. Une voix grésillante annonça un arrêt.

Bien que Caroline ne connût pas sa destination, une certitude s'ancra en elle : son terminus n'était pas encore arrivé. Toutefois, un peu d'air ne pourrait que lui être bénéfique ! Depuis son réveil, elle se sentait perturbée. L'esprit embrumé, comme absent.

Un « Bonne journée » timide fut lancé tandis que Caroline s'échappait de la voiture. Arrivée près des marches, elle se tint éloignée de la foule de voyageurs. Certains récupéraient leur valise avec dextérité, d'autres étaient déjà prêts à bondir des escaliers





sur lesquels ils étaient juchés. Malgré les positions instables, aucune chute ne survint.

Le freinage s'amorça. Une secousse. Une deuxième. Le son strident des disques qui grinçaient.

La porte des toilettes claqua, mal bloquée.

Les sourcils de Caroline se froncèrent, son nez se plissa.

Le pernecieux battement attaqua de nouveau le creux de ses tempes.

Boum boum. Boum boum.

Mains moites, gorge sèche, elle s'appuya contre la paroi.

Boum boum. Boum boum.

Elle se concentra sur son souffle difficile.

Boum boum. Boum boum.

Une nouvelle secousse, le train s'immobilisa.

Boum boum. Boum boum.

Les passagers s'étaient évaporés. Plus de brouhaha, de mouvement, de vie.

Un accablant silence.

Un sentiment de solitude vint se nicher en elle. Les larmes se formèrent dans ses yeux, dans son cœur. Que faisait-elle, seule, dans ce train ? Où se rendait-elle ? Qui l'attendrait à l'arrivée ?

Un coup de poing dans l'estomac. La nausée qui montait.

Personne ne serait là.

Une imposante valise manqua de justesse de lui broyer les pieds.





Elle releva la tête. Le mouvement la déchargea de son agitation. La vie reprenait.

La file indienne formée par les passagers se déportait avec lenteur sur le quai. Caroline lui embraya le pas et s'arrêta aux côtés des fumeurs, trop impatients, trop dépendants, pour se retenir jusqu'à leur terminus.

L'air frais fouetta son visage, ses cheveux s'élevèrent. Elle voulut observer les environs, mais seule la gare apparaissait dans son champ de vision. Au-dessus, des arches de verres et de métal se dessinaient. Une nouvelle bourrasque s'engouffra sur le quai. Caroline s'étonna de ne pas frissonner, elle qui pouvait se montrer si frileuse... Elle inspira avec lenteur. L'oxygène gonfla ses poumons, calma les battements de cœur. Elle expira. Les traits de son visage se détendirent.

À ses côtés, une contrôleuse fit signe du départ imminent.

Et si elle ne remontait pas, qu'arriverait-il ?

Caroline hésita, fixant l'employée dans son uniforme aux couleurs si sévères.

Quelques secondes supplémentaires et Caroline céda, regagnant la voiture.

Elle franchit les portes qui se fermèrent.

Le train redémarra.

\*\*\*





Une goutte. Puis deux. Bientôt les nuages répandent leur peine sur la ville. Caroline accélère le rythme, mais manque de glisser. Elle contemple ses sandalettes d'un air dépité. La pluie torrentielle aurait pu l'amuser si elle avait porté d'autres chaussures !

Plus loin sur le trottoir, un porche creuse les murs d'une maison. Caroline s'y abrite et patiente. Les gouttes teintent le bitume d'une couleur plus foncée, les passants dégainent leur parapluie, les voitures pressent la cadence. Les klaxons commencent à résonner. Hors de cette effervescence, Caroline tente de récupérer son souffle. L'eau s'échappe de la pointe de ses cheveux, dévale ses jambes nues. Ses sandalettes ne sont plus blanches.

Par dessus le tumulte, l'orage gronde.

Caroline éternue. Il est temps de reprendre son chemin. Tant pis pour la pluie, elle n'a plus rien à sauver...

\*\*\*

Caroline regagna sa place. Cette fois-ci, elle n'eut aucun mal à la trouver, ses pas la menant, par un automatisme inconscient, jusqu'à la bonne voiture. Pourtant, alors qu'elle allait atteindre son siège, elle se figea au milieu de l'allée. De l'autre côté, un contrôleur renseignait un passager sur une correspondance qu'il devait prendre. Caroline percuta. Elle n'avait finalement pas montré son billet. Elle se





demanda si la situation pourrait lui causer du tort ou si elle parviendrait à passer entre les mailles du filet.

Une angoisse tordit son ventre dans une affreuse douleur. Caroline se recroquevilla, le souffle coupé. Son corps détraqué lui faisait subir une nouvelle fois les pires assauts.

Des larmes perlèrent au coin de ses yeux. Elle guetta un geste de secours. Rien ne vint, encore.

Le contrôleur se redressa, se détourna et perdit son sourire d'amabilité maintenant que sa discussion était close. Il remonta l'allée, d'une démarche lente, son regard balayant les passagers, sans qu'il n'accorde plus d'intérêt à l'un ou l'une en particulier.

Caroline, toujours repliée au milieu du couloir, voulut esquisser un geste, ne comprenant pas le désintérêt de l'homme, voulut qu'un son, même faiblard, franchisse la barrière de ses lèvres, voulut tomber pour bloquer le passage et l'obliger à s'arrêter.

Pourtant, rien ne se passa.

L'employé la frôla avec indifférence, tandis que le regard empli de désespoir de Caroline resta accroché à l'uniforme bleu marine. L'éclat du badge épinglé dessus capta son attention. Elle tenta de le déchiffrer, mais les lettres se brouillèrent.

Une brûlure la déchira tout entière.

Un mouvement à sa droite la détourna du contrôleur. Sa voisine.





Pour la première fois depuis le début du trajet, leurs yeux se percutèrent. Caroline fut saisie par leur similitude.

Des pupilles avec des éclats dorés en leur centre.

Un nez à la pointe retroussée.

Des joues rehaussées par un sourire bienveillant.

Des lèvres fines, gercées par endroit.

Une mâchoire carrée abritant une cicatrice sur son bord gauche.

Un menton à peine marqué.

Caroline se trouvait face à son reflet parfait. Quoique... Là où, sans avoir pu se contempler dans un miroir, elle imaginait que la fatigue lui collait à la peau, son double, au contraire, lui semblait plus jeune, plus dynamique... Plus vivant.

Elle n'avait certainement pas des nausées, des trous de mémoire, l'impression que chaque relâchement serait le dernier.

Sa voisine battit des paupières, le contact fut rompu.

Mais il était trop tard.

Caroline comprit.







Nous vous informons que  
en pleine voie incident.  
tenter d'ouvrir les portes.  
informations

*Bon*



en direction de immobilisé  
Pour votre sécurité, nous  
vers vous dès que  
nous parviendrons.

*voyage !*







*Troisième  
heure*







Le sac, la gourde, le téléphone.

L'incapacité à lire, les pertes de mémoire, l'absence de repères, les migraines.

Les douleurs, le sang qui s'étale, l'ignorance des autres, la solitude écrasante, le corps figé dans une raideur éternelle.

Tous ces éléments s'éclairent dans mon esprit.

Je ne me suis jamais levée ce matin, je n'ai jamais marché d'un pas pressé le long du quai, je n'ai jamais récité dans ma tête le numéro des places jusqu'à trouver la mienne, pas plus que je n'ai été soulagée en constatant que personne n'était assis à côté de moi ou que le train n'accusait pas de retard, que la pluie avait cessé de battre contre les vitres, que le ciel était dégagé, que le soleil parait les nuages d'une teinte incroyable.

Je n'ai pas découvert la puissance des battements de mon cœur et le vide insoutenable lorsqu'ils cessent, je n'ai jamais eu de problème pour m'asseoir, me lever, me mouvoir, je n'ai pas cherché mon souffle, la caresse du vent sur ma peau comme si ma vie en dépendait.





Je n'ai pas pensé aux personnes qui me sont chères, à leur présence, toujours, à leur absence, parfois, à ces moments partagés, flous, brouillons, fugaces, intenses, tendres ou tempétueux, au vide laissé, de leurs côtés, du mien.

Ou au contraire.

J'ai vibré, déraillé, au rythme de cette existence bruyante, envahissante.

Un quotidien, une moitié, des amis. Le temps qui s'écoule, les bougies qui n'en peuvent plus de se consumer.

Il est temps de tout souffler, de laisser leur visage partir en fumée, de figer le mien sur les photos.

Aujourd'hui, je suis morte.







M2 CORREM 2023-2024  
Sorbonne Université, Asfored

Couverture : à partir d'une illustration de Suckup/  
Getdrawings

Logo : Ana Ebsen

Mise en page et correction : Bleuenn BECAERT

Imprimé en France par CPI Firmin-Didot  
à 27650 Mesnil-sur-l'Estrée en août 2024  
Numéro d'impression : 179130

